

Le Mois de Saint Joseph *Avec la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*

Dix-huitième jour *Les Mages à Bethléem*

Mais déjà, à la chute du jour qui suivit le départ d'Anne, le cortège des saints rois est arrivé devant Bethléem, près de ce même édifice où Joseph et Marie s'étaient fait inscrire : c'était l'ancienne maison de la famille de David. Il n'en reste plus que quelques débris de murs ; elle avait appartenu aux parents de saint Joseph. C'était un grand bâtiment entouré d'autres plus petits, avec une cour fermée, devant laquelle était une place plantée d'arbres et où se trouvait une fontaine. Il y avait sur cette place des soldats romains, parce que la maison était comme le bureau des collecteurs de l'impôt. Quand le cortège arriva, un certain nombre de curieux se rassembla autour délaï. L'étoile ayant disparu, les rois avaient quelque inquiétude. Des hommes s'approchèrent d'eux et les interrogèrent. Ils descendirent de leurs montures, et des employés vinrent de la maison à leur rencontre avec des branches à la main, et leur offrirent quelques rafraîchissements. C'était l'usage de souhaiter ainsi la bienvenue à des étrangers de cette espèce.

Pendant ce temps-là, on conduisait leurs montures auprès de la fontaine, sous les arbres, pour les abreuver. C'est qu'on était bien plus poli avec eux qu'avec le pauvre saint Joseph, qui n'avait point, lui, de petites pièces d'or à distribuer. On leur parla de la vallée des Bergers comme d'un bon endroit pour y dresser leurs tentes. Ils restèrent assez longtemps dans l'indécision, mais ils ne firent plus de questions sur le roi des Juifs nouvellement né. Ils savaient que Bethléem était l'endroit désigné par la prophétie ; mais, par suite des discours d'Hérode, ils craignaient d'attirer l'attention. Enfin, ayant vu briller au ciel, sur le côté de la ville, un météore assez semblable à la lune à son lever, ils remontèrent sur leurs chameaux ; puis, longeant un fossé et des murs en ruines, ils firent le tour de Bethléem par le midi et se dirigèrent à l'orient, vers la grotte de la Crèche, qu'ils abordèrent par le côté de la plaine où les Anges avaient apparu aux bergers.

Quand ils furent arrivés près du tombeau de Maraha, dans la vallée qui est derrière la grotte de la Crèche, ils descendirent de leurs montures. Leurs gens défirent beaucoup de paquets, dressèrent une grande tente qu'ils portaient avec eux, et firent d'autres arrangements, avec l'aide de quelques bergers qui leur indiquèrent les places les plus convenables. Le campement était terminé en partie, quand les rois virent l'étoile se montrer, claire et brillante, sur la colline de la Crèche et y diriger perpendiculairement ses rayons. Elle parut grandir beaucoup et répandit une masse de lumière extraordinaire. Ils regardèrent d'abord d'un air très étonné : il faisait sombre; ils ne voyaient pas de maison, mais seulement la forme d'une colline semblable a un rempart. Tout d'un coup, ils furent saisis d'une grande joie, car ils virent dans la lumière la figure resplendissante d'un enfant. Tous se découvrirent la tête pour témoigner leur respect ; puis les trois rois. allèrent vers la colline et trouvèrent la porte de la grotte. Mensor, l'ayant ouverte, vit la grotte remplie d'une lumière céleste, et au fond la Vierge tenant l'Enfant et assise, telle que ses compagnons et lui l'avaient vue dans leurs visions.

Aussitôt il revint sur ses pas, et dit aux autres ce qu'il venait de voir. Alors Joseph sortit de la grotte, accompagné d'un vieux berger, pour aller à leur rencontre. Ils lui dirent en toute simplicité comment ils étaient venus pour adorer le Roi nouveau-né des Juifs, dont ils avaient vu l'étoile, et pour lui offrir leurs présents. Joseph les accueillit amicalement, et le vieux berger les accompagna près de leur suite et les aida dans leurs arrangements, ainsi que quelques autres bergers qui se trouvaient là.

Cependant les Mages se préparèrent comme pour une cérémonie solennelle. Ils mirent de grands habits blancs qui avaient une longue queue ; ces manteaux avaient un reflet brillant comme s'ils eussent été de soie brute ; ils étaient très beaux et flottaient légèrement autour d'eux : c'était leur costume ordinaire pour les cérémonies religieuses. Ils portaient à le ceinture des bourses et des boîtes d'or suspendues à des chaînes. Tout cela était recouvert par leurs larges manteaux. Chacun des rois était suivi des principaux personnages de sa suite ; Mensor avait en outre avec lui plusieurs serviteurs qui portaient une petite table, un tapis à franges et plusieurs rouleaux d'étoffe légère.

Le cortège, précédé de Saint Joseph était arrivé dans un fort bel ordre sous la galerie en avant de la porte de la Crèche, on mit sur la table le tapis garni de franges, et chacun des trois rois y plaça quelques unes des boîtes d'or et les vases qu'ils détachèrent de leur ceinture : c'étaient des présents qu'ils offraient en commun.

Mensor et tous les autres ôtèrent leur sandales ; et Joseph ouvrit la porte de la grotte. Deux jeunes gens de la suite de Mensor marchaient devant lui ; ils étendirent une pièce d'étoffe sur le sol de la grotte, puis ils se retirèrent en arrière ; deux autres le suivirent avec la table, où étaient les présents. Arrivé devant la sainte Vierge, il les prit, et, mettant un genou en terre, il les déposa respectueusement à ses pieds. Derrière Mensor étaient les quatre hommes de sa famille qui s'inclinaient humblement Seïr et Théokéno, avec leurs compagnons, se tenaient en arrière dans l'entrée. Quand ils s'avancèrent, ils étaient comme ivres de joie et d'émotion, et inondés de la lumière qui remplissait la grotte ; et pourtant il n'y avait là d'autre lumière que la Lumière du monde.

Marie, appuyée sur un bras, était plutôt étendue qu'assise sur un tapis, à la gauche de l'Enfant Jésus, qui était couché à la place où il était né, dans une auge recouverte d'un tapis et placée sur une estrade. Mais au moment où ils entrèrent, la sainte Vierge se releva, s'enveloppa dans son voile, et prit dans ses bras l'Enfant Jésus, qu'elle couvrit des plis de ce voile. Mensor s'agenouilla, et, mettant les présents devant lui, il prononça de touchantes paroles par lesquelles il lui faisait hommage, en croisant ses mains devant sa poitrine et en inclinant sa tête découverte. Pendant ce temps, Marie avait mis à nu le haut du corps de l'Enfant, qui regardait d'un air aimable du milieu du voile dont il était enveloppé ; sa Mère, soutenait sa petite tête de l'un de ses bras et remontait de l'autre. Il avait ses petites mains jointes devant sa poitrine, et souvent il les étendait gracieusement autour de lui.

Oh ! Combien se trouvaient heureux de l'adorer, ces chers rois de l'Orient ! Leurs cœurs étaient purs et sans souillure, pleins de tendresse et d'innocence comme des cœurs d'enfants pieux. Il n'y a rien de violent en eux, et pourtant ils sont pleins de feu et d'amour ! C'est dans ces sentiments qu'ils s'avancèrent successivement pour adorer l'Enfant Dieu.

Mensor s'avança le premier, tirant d'une bourse, qui était suspendue à sa ceinture, une poignée de petites barres compactes, pesantes, de la longueur du doigt, effilées à l'extrémité et brillantes comme de l'or : c'était son présent, qu'il plaça humblement sur les genoux de la sainte Vierge, à côté de l'Enfant Jésus. Elle prit l'or avec un remerciement gracieux et le couvrit d'un coin de son manteau. Mensor donna ces petites barres d'or vierge, parce qu'il était plein de sincérité et de charité, et qu'il cherchait la Vérité avec une ardeur constante et inébranlable.

Après que Mensor se fut retiré en arrière avec ses quatre suivants, Soir, le roi basané, s'avança avec les siens, et s'agenouilla avec une profonde humilité ; il offrit son présent avec des paroles touchantes : c'était un vase d'or à mettre de l'encens, plein de petits grains résineux, de couleur verdâtre ; il le plaça sur la table devant l'Enfant Jésus. Il donna l'encens, parce que c'était un homme qui se conformait respectueusement et du fond du cœur à la volonté de Dieu et la suivait avec amour. Il resta longtemps agenouillé avec une grande ferveur avant de se retirer.

Après lui vint Théokéno, le plus vieux des trois. Il était très avancé en âge ; ses membres étaient roides, et il ne pouvait pas se mettre à genoux ; mais il se tint debout, profondément incliné, et plaça sur la table un vase d'or avec une belle plante verte : c'était un bel arbuste à tige droite, avec de petits bouquets frisés, surmontés de jolies fleurs blanches, et qui n'était autre la myrrhe ; il offrit la myrrhe, parce qu'elle est le Symbole de la mortification et de la victoire sur les passions car cet excellent homme avait eu de grandes luttes à soutenir pour triompher de l'idolâtrie, de la polygamie et des habitudes violentes de ses compatriotes. Dans son émotion, il resta si longtemps devant l'Enfant Jésus avec ses quatre suivants, qu'il lassa la patience des autres serviteurs, restés hors de la grotte, en les faisant tant attendre pour voir le Sauveur.

Les paroles des rois et de tous leurs compagnons étaient pleines de simplicité et fort touchantes. En se prosternant et en lui offrant leurs présents, ils s'exprimaient à peu près en ces termes : « Nous avons vu son étoile ; nous savons qu'il est le Roi de tous les rois ; nous venons l'adorer et lui offrir notre hommage et nos présents, et tout nous-mêmes ». Ils étaient comme en extase, et dans leurs prières naïves et affectueuses, ils recommandaient à l'Enfant Jésus leurs personnes, leurs familles, leurs pays, leurs biens et tout ce qui avait du prix pour eux sur la terre. Ils offraient au Roi nouveau-né leurs cœurs, leurs âmes, leurs pensées et leurs actions. Ils le priaient de les éclairer, de leur donner la vertu, le bonheur, la paix et l'amour. L'humilité et l'amour transformaient leur nature, et des larmes de joie sillonnaient leurs joues et mouillaient leurs barbes. Ils étaient dans la félicité en songeant qu'ils contemplaient enfin Celui vers lequel, depuis tant de siècles,

leurs ancêtres avaient dirigé leurs regards et leurs soupirs avec un désir si constant. Toute la joie de la promesse enfin accomplie étaient en eux.

La Sainte Vierge accepta tout avec d'humbles action de grâces. D'abord elle ne dit rien, mais un simple mouvement sous son voile exprimait sa pieuse émotion. Le petit corps de l'Enfant se montrait brillant entre les plis de son manteau. À la fin, elle adressa à chacun quelques bonnes et gracieuses paroles, et retira un peu son voile en arrière. Quelle leçon pour tous ! Car avec quelle douce et aimable gratitude elle reçoit chaque présent ! Elle qui n'a besoin de rien, qui possède Jésus, accueille avec humilité tous ces dons de l'amour, et nous apprend comment nous devons recevoir à l'occasion les présents et les dons de la charité. Que de bonté encore dans Marie et dans Joseph ! Ils ne gardent presque rien pour eux, et distribuent tout aux pauvres.

Lorsque les rois eurent quitté la grotte avec leurs suivants et furent retournés à leur tente, leurs serviteurs entrèrent à leur tour. Ils avaient dressé la tente, déchargé les bêtes de somme, mis tout en ordre, et ils attendaient devant la porte, patiemment et humblement. Ils étaient plus de trente et il y avait aussi avec eux une troupe d'enfants qui avaient pour tout vêtement un linge autour des reins et un petit manteau. Les serviteurs entraient cinq par cinq, et un des principaux personnages auxquels ils appartenaient les conduisait. Ils s'agenouillaient autour de l'Enfant et l'adoraient en silence. Enfin, les enfants entrèrent tous ensemble, se mirent à genoux et adorèrent Jésus avec une joie innocente et naïve. Les serviteurs ne restèrent pas longtemps dans la grotte de la Crèche, car les rois rentrèrent avec solennité. Ils avaient mis d'autres manteaux longs et flottants, et portaient à la main des encensoirs, avec lesquels ils encensèrent respectueusement l'Enfant. La Sainte Vierge, saint Joseph et toute la grotte ; puis ils se retirèrent après s'être profondément inclinés. C'était une manière d'adorer chez ce peuple.

Pendant ce temps, Marie et Joseph étaient pénétrés de la plus douce joie où on les eût jamais vus ; des larmes d'attendrissement coulaient souvent sur leurs joues. Les honneurs solennellement rendus à l'Enfant-Jésus, qu'ils étaient obligés de loger si pauvrement, et dont les grandeurs mystérieuses devaient rester cachées dans l'humilité de leurs cœurs, les consolait infiniment. Ils voyaient que la Providence toute puissante de Dieu, malgré l'aveuglement des hommes, avait préparé pour l'Enfant de la promesse et lui avait envoyé des contrées les plus lointaines ce qu'eux-mêmes ne pouvaient lui donner, l'adoration due à sa dignité rendue par les puissants de la terre avec une sainte magnificence. Ils adoraient Jésus avec les saints rois, heureux eux-mêmes des hommages qui lui étaient rendus.

Les tentes étaient dressées dans la vallée située derrière la grotte de la Crèche jusqu'à la grotte du tombeau de Maraha ; les bêtes étaient rangées en ordre et attachées à des pieux séparés par des cordes. Près de la grande tente qui était voisine de la colline de la Crèche, se trouvait un espace recouvert de nattes, où était déposée une partie des bagages ; mais la partie la plus considérable avait été portée dans la grotte du tombeau de Maraha. Quand tous eurent quitté la crèche, les étoiles s'étaient levées. Ils se rassemblèrent en cercle près du vieux térébinthe qui s'élevait au-dessus de la grotte de Maraha, et entonnèrent des chants solennels à la gloire des étoiles. L'on ne peut dire combien étaient touchants ces chants qui retentissaient dans la vallée silencieuse : pendant tant de siècles leurs ancêtres avaient contemplé, appelé, chanté l'étoile mystérieuse ; maintenant tous leurs désirs étaient satisfaits, et ils étaient pour ainsi dire ivres de joie et de reconnaissance.

Cependant saint Joseph, avec l'aide de deux vieux bergers, avait apprêté un petit repas dans la tente des trois rois. Il fit apporter du pain, des fruits, des rayons de miel, quelques herbes et des flacons de baume, qu'ils rangèrent sur une table basse recouverte d'un tapis. Il s'était procuré tout cela dès le matin pour recevoir les rois, dont la sainte Vierge lui avait annoncé d'avance l'arrivée. Quand ceux-ci revinrent à leur tente, saint Joseph les accueillit très amicalement, et les pria, comme étant ses hôtes, d'accepter le petit repas qu'il leur offrait. Il se plaça à côté d'eux autour de la table, et ils mangèrent. Il ne montrait point de timidité : il était si content, qu'il, versait des larmes de joie.

Après ce petit repas, Joseph les quitta. Quelques-uns des plus considérables de la caravane allèrent à une hôtellerie de Bethléem ; les autres se placèrent sur leurs couches, qui étaient rangées en cercle dans la grande tente, et se livrèrent au repos. Joseph, revenu à la grotte, réunit tous les présents à droite de la crèche, dans un coin qu'il ferma par des nattes, de façon à cacher ce qui y avait été déposé. La servante d'Anne, qui, après le départ de celle-ci, était restée auprès de la Sainte Vierge, s'était tenue dans une grotte latérale pendant toute la cérémonie ; elle ne reparut que lorsque tous eurent quitté la Crèche. Elle était grave et modeste. Ni la sainte

Famille, ni même cette servante ne regardèrent les présents des rois avec une complaisance mondaine. Tout fut accepté avec une humble reconnaissance pour être bientôt distribué avec une inépuisable libéralité.

Ce soir, il y eut à Bethléem un peu d'agitation lors de l'arrivée du cortège à la maison où l'on payait l'impôt, et plus tard bien des allées et venues dans la ville. Les gens qui avaient suivi le cortège jusqu'à la vallée des Bergers n'avaient pas tardé à revenir. Plus tard, pendant que les trois rois, pleins de joie et de ferveur adoraient et déposaient leurs présents dans la grotte, de la Crèche, l'on vit rôder dans les environs, à une certaine distance, quelques Juifs qui espionnaient et chuchotaient ensemble ; plus tard encore on les vit, aller et venir dans Bethléem et faire divers rapports fort peu conformes à la réalité.

Mais' cela ne fait-il pas souffrir de voir toujours les méchants, qui, quand le Sauveur s'approche des hommes, vont, viennent, observent, murmurent et répandent ensuite les sottes inventions de leur haine ? Eh quoi ! avoir le salut si près de soi, et le repousser, tandis que ces bons rois, guidés par leur foi sincère dans la promesse, sont venus de si loin et ont trouvé le salut ! Oh ! combien est déplorable l'aveuglement et l'endurcissement des pauvres mortels !

Aujourd'hui encore, pendant la journée, l'on vit, à Jérusalem, Hérode parcourir les Ecritures avec un grand nombre de docteurs et discuter les affirmations des Mages. Bientôt cependant tout rentra dans le, calme, comme si l'on eût voulu assoupir cette affaire.

Considération

Saint Joseph d'après Saint Léonard de Port-Maurice

Saint Léonard de Port-Maurice fut l'un des saints et des plus zélés missionnaires de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle. Il avait une très grande dévotion envers la très Sainte Vierge qui l'avait guéri miraculeusement dans les débuts de ses travaux apostoliques, et envers Saint Joseph, ainsi que l'atteste l'un de ses chef d'œuvre oratoire, dont nous ne pouvons que détacher les principaux traits.

Nous passons ce qu'il a dit des grandeurs de Saint Joseph, comme juste, pour recueillir ses plus belles paroles sur ses grandeurs comme Epoux de la Vierge et comme Père de Jésus.

« Il n'est point au pouvoir d'une langue mortelle, dit-il, d'exprimer le comble d'honneur ou fut élevé notre Saint en recevant pour épouse celle qui parut dans le monde comme une aurore naissante, et qui, croissant toujours de vertus en vertus, en fit une riche dot qu'elle apporta à Joseph, son époux. Contemplons, à la clarté de cette aurore céleste, les richesses du très heureux Joseph, qui, par cette sainte alliance, devient en quelque sorte plus grand que lui-même. En effet, l'auguste Vierge ne voulut d'autres conditions sur le contrat de mariage, sinon que son Epoux fût en tout et pour tout semblable à elle, et dans l'innocence des mœurs, et dans la pureté de l'âme. Et comme le contrat passa par les mains du Saint Esprit, qui peut douter que Marie n'ait été exaucée en sa demande, et que Joseph n'ait été enrichi de qualités, de dons et de vertus semblables en tout point à ceux de Marie, son épouse ? Que les évangélistes s'abstiennent d'exalter ces vertus et ces prérogatives excellentes qui relèvent la dignité de Joseph, peu importe ; il me suffit qu'ils le représentent comme l'Epoux de Marie, *virum Mariæ*, c'est-à-dire comme celui de tous les mortels qui ressemble le plus à l'œuvre la plus parfaite entre les pures créatures qui soit sortie de la main de Dieu, à savoir, sa Mère ».

D'où le saint prédicateur part pour exalter les excellences attachées à cette dignité d'Epoux de Marie. Après quoi il ajoute :

« Toutefois, ce qui rehausse principalement Joseph en qualité d'Epoux de Marie, c'est qu'à ce titre il est vénéré comme le chef de cette sainte Famille, laquelle ne fut ni toute humaine ni toute divine, mais qui tient de l'une et de l'autre, et qui, pour cette raison, a été appelée à juste titre la Trinité de la terre. Mais où trouver jamais des paroles pour peindre dignement cette admirable Trinité de Jésus, Marie, Joseph ? Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité du ciel, Père, Fils et Saint Esprit, mais honorez aussi la Trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre, Jésus, Marie, Joseph. Gravez dans vos coeurs en lettres d'or ces trois noms, ces noms célestes : prononcez les souvent, écrivez les partout. Que, ce soient les premières paroles que vous enseigniez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendrez le dernier soupir ».

Quant à la paternité de saint Joseph, voici ce qu'on nous en dit de plus admirable :

« Joseph n'eut sans doute aucune part à la production de Jésus Christ, mais il n'en fut pas moins son Père, ainsi que l'affirment tous les docteurs; Il eut à son égard l'autorité aussi bien que la sollicitude et les devoirs d'un père. Est-il, en effet, une seule des fonctions du meilleur des pères qui n'ait été glorieusement exercée par ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a préposé au gouvernement de sa famille ? N'est-ce pas Joseph qui recueillit dans ses bras l'Enfant Jésus à peine né, et le coucha sur la paille de la crèche ? N'est-ce pas Joseph qui le déroba à la fureur d'Hérode ? N'est-ce pas lui qui lui fournit, durant trente ans, du travail de ses mains, et à la sueur de son front, la nourriture, le logement et le vêtement ? Combien de fois les bras de Joseph ne servirent-ils pas de berceau à l'Enfant Jésus ? Que de tendres baisers il lui prodigua ! Que de fois il lui donna à manger de sa main, l'habilla, lui apprit à parler, l'exerça au travail ! Car ce divin Enfant voulut paraître en tout semblable aux autres. Et lorsqu'il fut devenu grand, que de fois Joseph ne reposa-t-il pas sur son cœur ? Or, si Joseph se comporta en père si tendre, si dévoué à l'égard de Jésus, comment pensez-vous que dut se comporter Jésus à l'égard de Joseph ? Est-il besoin de dire qu'il a été pour lui le meilleur des fils, lui témoignant un respect, une soumission, une obéissance parfaite en toute chose, comme à son père bien-aimé ?

« Mais pour se convaincre, poursuit-on, que Joseph fut vraiment grand comme juste, plus grand comme époux, très grand comme père, il suffirait de le considérer entre les bras de Jésus et de Marie au moment de rendre son âme à son Créateur. Voyez ce bienheureux Patriarche étendu sur une pauvre couche ; Jésus d'un côté, Marie de l'autre, entouré d'une multitude infinie d'AnGES, d'Archanges, de Séraphins, qui, dans une attitude respectueuse, s'apprêtent à recevoir sa sainte âme. Ô Dieu ! Qui pourra nous dire avec quels sentiments, à ce moment suprême, Joseph dit un dernier adieu à Jésus et à Marie ? Quelles actions de grâces, quelles protestations, quelles supplications, quelles excuses de la part de ce saint vieillard ! Ses yeux et son cœur parlent, sa langue seule se tait ; mais que son silence dit de choses ! Tantôt il regarde Marie, et Marie le regarde à son tour, et avec quelle affection ! Tantôt il tourne ses yeux vers Jésus, et Jésus le regarde, mais avec quelle tendresse ! Il prend la main de Jésus, la presse sur son cœur, la couvre de baisers et l'arrose de ses larmes, en lui recommandant instamment son âme. Il tombe ensuite dans une défaillance d'amour... et il expire dans les embrassements de Jésus ».

Après quoi, notre Saint prédicateur, s'appuyant sur les témoignages de Sainte Thérèse d'Avila, exhorte les hommes de tous les états et de toutes les conditions à aimer, honorer, invoquer Saint Joseph, parce que, si Marie obtient tout en qualité de mère, Joseph peut tout en sa qualité de juste, d'époux et de père.

Pratique *Images de Saint Joseph*

Nous sommes dans un siècle, siècle pourtant qui oublie vraiment trop vite, ou l'on s'occupe beaucoup de photographie et de la reproduction, par cette photographie, des traits de ceux que l'on aime, que l'on vénère, ou dont on veut garder le souvenir. C'est ainsi que chacun de nous est heureux de se procurer les images de ses parents et de ses amis, de ses bienfaiteurs et de ceux qui lui sont chers. Et nous ne ferions pas de même pour saint Joseph, notre bon père, notre meilleur ami, notre suprême bienfaiteur ? À l'exemple plutôt de saint François de Sales, qui n'avait dans son bréviaire qu'une seule image, celle de saint Joseph, et du P. Louis Lallemand, qui voulut être enterré avec une image de notre Saint qu'il avait eue en grande vénération pendant sa vie, chacun de nous aura la même image en son livre d'église, en son oratoire, en sa chambre, ou dans tout autre endroit distingué de sa maison. C'est un hommage que tous les dévots de saint Joseph lui rendront, et auquel nous devons bien penser qu'il ne sera pas insensible.

« Et je me trompe fort, dit le bon chanoine de Verdun que nous avons déjà cité, si à toutes les fois que nous regarderons les portraits de ce grand Saint et élèverons nos pensées à leur principal sujet, nous ne concevons en même temps une sainte horreur de faire chose qui puisse lui déplaire, fussions-nous tentés le plus violemment du monde, puisqu'il prend connaissance de tout ce qui se passe autour de nous, regarde tout cela, nous voit et tout ce que nous faisons, soit bien, soit mal, dans le grand miroir de l'essence divine. Tellement que, quoique l'image ne nous voie point, néanmoins nous avons sujet de croire que celui de qui elle est l'image, au même temps de l'élévation de notre cœur vers lui, connaît par révélation divine et ordinaire à tous les bienheureux ce que nous faisons, nous regarde agir et prend plaisir ou déplaisir du bien ou du mal de nos actions ».

Prière
Pour demander les grâces de son état

Ô Père nourricier de Celui qui nourrit toutes les créatures, vrai et fidèle Epoux de la Mère de Dieu , quel est celui d'entre les saints qui peut comparer sa gloire à la vôtre ? Moïse a conduit le peuple de Dieu, et vous avez été le conducteur de Dieu fait homme. Abraham a été le père des enfants d'adoption, et Dieu vous a fait son père et le nôtre. Celui que les rois et les patriarches ont désiré voir un seul jour, vous l'avez élevé, nourri, possédé pendant trente années. Siméon S'estima bienheureux d'avoir tenu une seule fois dans ses bras l'Enfant-Dieu, et cent et cent fois vous l'avez porté dans les vôtres, cent et cent fois vous l'avez mis et remis entre les bras de sa Mère, l'embrassant comme votre Dieu, votre Seigneur et votre Fils. Dieu, pour sauver son peuple, l'a fait sortir de l'Egypte, en multipliant les miracles, et vous, par un dévouement héroïque, vous avez conduit le Fils de Dieu dans le même pays pour l'arracher à la mort.

Faites, ô grand Saint, que, tandis que je me réjouis et vous félicite de vos grandeurs , je ressente les heureux effets de votre puissante protection. Obtenez-moi les lumières dont j'ai besoin pour connaître tous mes devoirs, la force et le courage pour les accomplir. Obtenez-moi ce zèle fort et constant qui sait résister à l'ennemi, surmonter le dégoût, vaincre la répugnance, afin que jamais je n'aie le malheur de négliger mes obligations, ni de les sacrifier à la mollesse, au monde ou au plaisir. Demandez pour moi les grâces d'une intention droite et pure dans toutes mes Œuvres, afin que, lorsque le jour du Seigneur sera venu, je puisse recevoir la récompense promise au bon et fidèle serviteur. Ainsi soit-il.

Extrait du « Mois de Saint Joseph ou Vie de Saint Joseph d'après Anne-Catherine Emmerich » par C.F.
Fouet. Saint Dizier, Paris, 1872